

# Au Lutétia

## Le retour des déportés

L'hôtel Lutétia vient de fermer ses portes pour trois années d'importants travaux de rénovation et il ne sera sans doute pas accessible pour les commémorations à venir de la libération des camps et du retour des déportés. On sait que des milliers de rescapés y furent accueillis au printemps 1945 et que l'hôtel est resté un symbole fort pour eux et leurs proches qui les avaient si longtemps attendus. Le résistant André Weil, co-fondateur du COSOR (Comité des œuvres sociales des organisations de la Résistance) fut responsable du centre d'accueil du Lutétia<sup>(1)</sup>. Il a évoqué ces heures tragiques et pourtant porteuses d'espoir dans un témoignage dont nous publions ici quelques extraits.

« **C**'était en gare de Lyon. Pas un train en gare. Des militaires retenaient le public: tous ces parents qui attendaient avec angoisse l'heureuse éventualité d'accueillir l'un des leurs », raconte André Weil, évoquant l'arrivée du premier train de déportés. « Sur le quai, deux personnes seulement, le général de Gaulle et moi. Et le train est arrivé, avec deux petits drapeaux tricolores à l'avant. Nous avons assisté à la "sortie" des premiers déportés. Ils pesaient 39 kilos en moyenne. » A cette époque, le ministère des Prisonniers, des Déportés et des Rapatriés a donné à André Weil pour les recevoir la brasserie « La Lorraine », place des Ternes: « Je leur ai fait donner à déjeuner. Ils étaient couverts de poux typhiques et ils avaient la dysenterie », se souvient-il.

En ce printemps 1945, les déportés ne sont pas seuls à rentrer. Il y a aussi les prisonniers de guerre, les requis au STO. Chaque jour les trains ramènent les uns et les autres et tous transitent par le centre d'accueil de la gare d'Orsay. Mais il s'avère immédiatement qu'une structure spécifique doit être créée pour les déportés, compte tenu de leur état de santé lamentable exigeant soins et hébergement. Bon nombre ne savent d'ailleurs où se rendre faute de contacts familiaux. André Weil demande un rendez-vous au général de Gaulle, qui le reçoit, le 19 avril 1945, avec Maxime Bloch-Mascart et Marie-Hélène Lefauchaux, anciens résistants de l'Organisation civile et militaire, membres du COSOR (Comité des œuvres sociales des organisations de la Résistance), cofondé par André Weil. Au terme de l'entrevue, ils repartent assurés de la réquisition du Lutétia pour les rescapés de l'univers concentrationnaire.

L'étonnante aventure de ce palace parisien va commencer. Elle se prolongera pendant cinq mois.

### Un dévouement de tous les instants

L'accueil des déportés va occuper les jours et les nuits d'André Weil et des équipes de bénévoles qui l'entourent: « Parfois, il arrivait au Lutétia trois ou quatre autobus en même temps. Il fallait faire le maximum pour éviter l'attente. Je rentrais chez moi à 4 heures du matin et, avec une brosse, je faisais tomber les poux dans ma salle de bains. Les premiers déportés rentrés étaient contagieux et au début, nous avons eu deux morts parmi le personnel: une femme de chambre et un scout qui tenait le vestiaire. Nous n'étions pas vaccinés, personne ne nous avait prévenus. »

Mais il s'est créé autour du Lutétia une telle somme de dévouement que rien, pas même

le danger, ne semble pouvoir le décourager. André Weil explique:

« J'avais demandé des infirmières volontaires aux hôpitaux. J'ai eu trois fois trop d'offres. Le général de Gaulle avait mis cinq voitures avec chauffeur à leur disposition. Elles prenaient les infirmières à la sortie de

pèse parfois sur leurs corps malades. Et sur les véritables interrogatoires qu'on leur fait subir et qu'ils prennent souvent très mal. Pourtant « ils étaient nécessaires », souligne André Weil, pour dépister les faux résistants mais vrais volontaires, les collaborateurs, les prostituées qui se prétendent déportées.



L'ACCUEIL DES DÉPORTÉS AU PRINTEMPS 1945, LE RETOUR À LA VIE.

leur travail et les transportaient à l'hôtel. La femme qui dirigeait la cuisine travaillait 18 heures par jour... »

Le Lutétia est une grosse entreprise organisée pour obtenir la plus grande efficacité possible. Cela n'évite pas toujours les attentes trop longues, les erreurs, mais la volonté d'aider est présente. Les déportés se souviennent souvent du poids administratif qui

Certains avaient acheté en route un costume rayé de bagnard. Tous les soirs, une voiture cellulaire venait chercher ces gens-là.

Outre les formalités administratives, les déportés sont soumis à un examen médical où l'on tente de déceler immédiatement les maladies qui nécessitent l'hospitalisation. « Il y avait un établissement d'hydrothérapie réquisitionné en face du square

Récamier et nous faisons passer les déportés qui arrivaient, par la pâtisserie, à l'angle du boulevard Raspail et de la rue de Sèvres, réquisitionnée, elle aussi », raconte André Weil. C'est souvent là qu'a lieu la séance de DDT en vue d'éradiquer les poux. Il faut aussi trouver et fournir à chacun, dans la mesure du possible, des vêtements... Il faut aussi répondre aux familles angoissées qui recherchent désespérément les leurs et sont à l'affût de la moindre information.

De cette quête, André Weil se préoccupe immédiatement. Dans la seconde quinzaine d'avril, la France est en campagne électorale: « Nous avons "barboté" tous les panneaux électoraux du boulevard Raspail et nous les avons installés dans le long couloir qui va de l'entrée de l'hôtel jusqu'au restaurant. Nous y avons apposé les photographies envoyées par les familles avec les indications nécessaires à l'identification. Chaque jour, nous écrivions des centaines de lettres de recherches contenant des renseignements essentiels pour retrouver telle ou telle personne. »

Le temps passe et l'inquiétude grandit. L'Allemagne nazie vit ses dernières heures, bientôt elle capitule. Ceux qui ne sont pas rentrés, rentreront-ils un jour? Des milliers de déportés sont encore bloqués dans différentes régions d'Allemagne souvent dans un état de santé critique. Ne pas hâter leur rapatriement, c'est les condamner à mort à brève échéance. Le rapatriement s'accélère enfin, les survivants rentrent, par train ou en avion. Ainsi, du 25 au 31 mai 1945, 32 avions ramènent 760 personnes dont la moitié de déportés. En juin, 301 avions rapatrient 3631 déportés et 3270 prisonniers de guerre et travailleurs. Les déportés sont le plus souvent

## « Lutétia! Un caravansérail de la détresse humaine »

**Le 13 septembre 1945, le journal Ce soir publiait un article de M. Lecourtois sous le titre: « Le Lutétia cesse d'être l'hôtel des morts-vivants ». Voici ce qu'il écrivait sur l'organisation de l'accueil.**

« Dans quelques jours, réquisition levée, l'Hôtel Lutétia, boulevard Raspail, sera rendu à ses propriétaires. Trois mois seront nécessaires pour le remettre en état (...) Lutétia! Ce nom évoque maintenant pour nous un caravansérail de la détresse humaine. De véritables spectres, légers, presque vides de leur vie, ont cheminé dans ces couloirs, se sont assis près des tables, ont dormi dans ces lits ou bien à terre, parfois sur le tapis, car les lits sont trop doux, on y dort trop mal quand on revient des bagnes nazis.

Des spectres! On a vu là de tout jeunes gens, presque des gosses, porter des hommes entre leurs bras: 29 kilos pour 1,70 m. Tel était le poids à son retour, d'un rapatrié de Bergen-

Belsen. Il avait 42 ans et l'apparence d'un vieillard. (...) On compta certains jours 2 000 entrées. Le Lutétia, avec ses 350 chambres, ne suffisait pas toujours. Quatre hôtels voisins furent réquisitionnés. Jour et nuit quelquefois, les cuisines fonctionnèrent. On servit jusqu'à 5 000 repas par jour. Sous la tutelle des internés politiques, l'Association des femmes françaises, l'Union de la jeunesse républicaine et plusieurs mouvements de scoutisme, accomplirent là une tâche presque toujours bénévole et surent montrer un dévouement que bien des centres de rapatriement (...) ont toujours ignoré.

La poignante atmosphère de ces locaux remplis d'hommes enfin libres, mais encore vêtus en bagnards, n'existe plus maintenant. L'hôtel est vide. Le Lutétia ferme ses portes sur la plus grande misère humaine pour les rouvrir, demain, sur des gens heureux de vivre. »